

Préface

« M'as-tu vu ? »

*Un désir d'extimité réduit
à l'enregistrement d'une présence*

SERGE TISSERON¹

Quand j'étais enfant, mes parents avaient une expression pour désigner une personne toujours soucieuse de se mettre en avant. Ils l'appelaient un « M'as-tu-vu ». Il s'agissait par exemple d'un cousin qui souhaitait apparaître toujours au premier plan des photographies familiales, d'un inconnu qui arrivait toujours, on ne sait trop comment, à se faire immortaliser aux côtés d'une personnalité, ou encore de quelqu'un qui s'auto-citait constamment. D'autres manifestations existent. J'ai vu un très célèbre professeur de psychiatrie acheter dans un kiosque le journal dans lequel était parue sa dernière interview, se réjouir de voir sa photographie reproduite en grand et l'embrasser à pleine bouche en disant : « Mmmmh, que je t'aime toi ! »

Le selfie, incontestablement, a démocratisé les moyens de satisfaire ces vieux désirs, d'autres diront ces vieux démons. Il y a ceux qui cherchent sans cesse à imposer leur image à leurs proches, ceux qui tentent de s'immortaliser devant les monuments emblématiques ou aux bras des célébrités, ceux qui photographient des parties de leur corps en y ajoutant parfois leur prénom, et ceux encore qui témoignent de leurs performances

1. Psychiatre, membre de l'Académie des technologies, docteur en psychologie habilité à diriger des recherches de l'université Paris 7 Diderot (CRPMS). <www.sergetisseron.com>.

sexuelles partagées... ou solitaires. Bref, le selfie ne se réduit pas à une seule forme de représentation. Mais alors, comment le définir? L'ouvrage qui suit tente de répondre à cette question.

Peinture, photographie, selfie

L'histoire du selfie est celle d'un désir, celui de se voir et de se montrer, que diverses technologies ont successivement relayé. Ainsi l'a-t-il été d'abord par la peinture, puis par la photographie, et aujourd'hui par Internet.

Commençons par la peinture. L'autportrait est-il un précurseur du selfie? Dans les deux cas, bien sûr, c'est une façon de construire une représentation matérielle de la façon dont on se voit, ou dont on s'imagine. Mais le travail pour y parvenir n'est évidemment pas le même. Les autoportraits sont pour le peintre une forme d'introspection, une manière de tenter de cerner sa propre identité. Ils se retrouvent certes aujourd'hui dans les musées, mais leurs auteurs les faisaient d'abord pour eux-mêmes. Difficile donc de rapprocher l'autportrait des selfies dont la finalité est au contraire tournée vers les autres.

Le selfie est-il alors une forme de photographie? La réponse est plus complexe. Par certains côtés, oui. La photographie et le selfie ne disent pas plus la réalité l'un que l'autre, tout en prétendant s'en faire le reflet. Ils permettent de se montrer tel qu'on pense être, tel qu'on voudrait être, mais aussi tel qu'on désire paraître. Mentir, les deux savent le faire. Nos albums de famille contiennent largement cette trahison dans laquelle seul ce dont on a envie de se souvenir trouve grâce à nos yeux. Et parler du futur, les deux le font aussi. L'adolescente qui se selfie maquillée le fait pour le plaisir de se voir telle qu'elle s'anticipe.

Mais la photographie est aussi un formidable support pour réveiller une mémoire multisensorielle du passé à partir d'une image, alors que le selfie n'est jamais convoqué dans ce but. Et pour cause : il ne nous parle que du présent! Car le selfie est inséparable de son caractère éphémère. Et c'est ici qu'intervient la technologie des réseaux sociaux. On ne fait pas un selfie

pour le ramener chez soi quinze jours plus tard et le montrer à ses proches. Cela, ce n'est pas un selfie, c'est une photographie de vacances. Le selfie ne se caractérise pas par ce qui y est mis en scène, mais par son envoi immédiat sur les réseaux sociaux, forcément associé au caractère éphémère de tout ce qui s'y trouve. Ceux qui reçoivent le selfie ne s'y trompent pas. D'autant plus que ce caractère éphémère est encore renforcé par la logique de Snapchat dans laquelle la photographie n'apparaît que pendant quelques secondes. Par où il est clairement indiqué que le selfie n'a pas d'autre fonction que d'informer en temps réel du fait que je viens de l'envoyer.

Une image qui n'est pas seulement signe, mais présence

De ce point de vue, on pourrait dire que le selfie renoue avec une conception de l'image qui a été celle de l'école iconoclaste, au IX^e siècle de notre ère. Une controverse y opposait les théologiens romains partisans de l'image comme signe aux théologiens byzantins partisans de l'image comme contenant en réalité ce qu'elle représente. Les théologiens romains ont gagné cette guerre – qui n'était pas seulement idéologique, mais aussi militaire – et ont imposé l'idée que l'image était un signe et rien d'autre. Ils ont ainsi ouvert la voie à la sémiologie qui s'y est longtemps limitée, avant de découvrir qu'une théorie qui ne voit les images que comme des signes se condamne à ne pas comprendre la complexité des relations que les êtres humains ont toujours établies avec elles. Si les théologiens romains avaient raison du point de vue de notre relation symbolique aux images, les théologiens byzantins avaient, quant à eux, raison du point de vue de nos relations imaginaires à elles².

Revenons au parallèle que nous avons établi entre l'approche byzantine des images et les selfies. Bien évidemment, le selfie que je reçois de ma copine en train d'attendre le train en gare

2. Serge Tisseron, *Psychanalyse de l'image, des premiers traits au virtuel*, Paris, Pluriel, 2010 [1995]. Voir aussi les vidéos que j'ai consacrées à ce sujet sur le *Huffington Post*.

de Colombes ne contient rien de ma copine en réalité, mais elle est en même temps bien plus qu'un signe. Elle est l'attestation, au moment où je reçois l'image, de la présence réelle de ma copine dans cette gare. Le selfie n'est pas fait pour être reçu en différé. Sa logique est de témoigner d'un ici et maintenant, et d'en témoigner d'une façon éphémère. Là se trouve sa différence absolue avec l'approche des théologiens byzantins. Alors qu'eux voyaient l'image comme porteuse d'une présence réelle permanente du représenté là où elle est installée, le selfie témoigne d'une présence réelle ponctuelle du représenté là où l'image a été saisie. Par exemple, l'icône de la vierge atteste de sa présence par image interposée partout où elle est emmenée. En revanche, le selfie de ma copine à la gare de Colombes atteste de sa présence sur le quai au moment où j'en reçois l'image, et seulement à ce moment-là : quelques minutes plus tard, elle est déjà dans le train et ailleurs.

C'est pourquoi le meilleur paradigme du selfie n'est ni l'autoportrait, ni la photographie appelée à témoigner du passé, mais leur ancêtre à tous deux qu'est le miroir. Il s'inscrit, comme le selfie, dans une logique de l'immédiateté. Tant que je m'y regarde, j'y suis présent, mais aussitôt que je m'en écarte, j'y suis remplacé par autre chose ! D'où la tentation d'y rester. C'est ce qu'on appellerait aujourd'hui – évidemment bien improprement – un risque « d'addiction ». L'Église ne s'y est pas trompée. Dès l'apparition des premiers miroirs plans capables de renvoyer une image à peu près correcte – ceux de Murano au ^{xvi}^e siècle –, elle a dénoncé les femmes qui s'y contemplaient en disant qu'elles y voyaient « les fesses du diable ». Histoire de dire que la recherche d'une image visuelle de soi est un chemin diabolique, celui d'un regard toujours plus tourné vers soi-même et donc indifférent aux autres. Rien d'étonnant si l'ancien mythe de Narcisse s'est trouvé propulsé en avant exactement à la même époque ! Mais l'Église n'a pas plus réussi à empêcher les miroirs que toutes les autres technologies qui ont pu lui déplaire... à commencer par la contraception. Après avoir conquis les palais et les salons

des riches bourgeois, les miroirs sont arrivés dans les chambres à coucher sous la forme des fameuses « armoires à glace ». La mode de la recherche de l'image de soi était lancée. Elle ne s'est jamais arrêtée.

Mais que fait-on face à son miroir ? Chacun le sait, même si personne n'en parle : des grimaces. Il n'y a qu'à voir les élégantes en train de se maquiller le matin dans le métro pour ne pas en douter. Mais c'est là que l'originalité du selfie rompt avec la logique du miroir : il est adressé à autrui.

Le théâtre des selfies et la fin de l'image comme repère identitaire

En 2001, j'ai appelé « désir d'extimité » le processus qui pousse chacun à présenter à son entourage des facettes jusqu'à gardées secrètes de lui-même, afin d'en éprouver la valeur³. Ce désir, qui a toujours existé, a trouvé avec certaines émissions de télé réalité, puis Internet, un nouveau champ d'expérimentation. Mais avec le selfie, il a connu un prolongement bien particulier. Un selfie seul, ça n'existe pas. Exactement de la même façon, d'ailleurs, qu'un adolescent auquel on demande de faire une image d'un objet n'en fait jamais une seule, mais plusieurs. Le numérique se conjugue au pluriel. Autrement dit, si le selfie relève d'une mise en scène de soi comme bien d'autres aspects de la vie sociale⁴, il est, lui, marqué par la démultiplication. Celui qui se selfie n'est pas un falsificateur qui veut imposer aux autres une image univoque de sa personne afin de faire croire qu'il serait tel qu'il se montre. Il n'est pas dans une logique d'escroquerie, mais dans une dynamique théâtrale : il cherche à montrer qu'il est capable de se faire passer pour

3. Serge Tisseron, *L'intimité surexposée*, Paris, Pluriel, 2002 [2001]. Voir aussi Serge Tisseron, « Extimité/intime », in D. Le Breton et D. Marcelli (dir.), *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse*, Paris, PUF, 2010.

4. Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Éditions de Minuit, 1973.

différent de ce qu'il est en réalité⁵. La mode de l'application *Dubsmash* l'a prouvé. En permettant à ceux qui le souhaitent de se photographier ou de se filmer en ajoutant à leur image des cris d'animaux, des réparties célèbres de cinéma ou des jingles musicaux, elle a montré à quel point nous étions entrés dans une culture théâtrale généralisée. Même chose avec les Youtubeurs et les Youtubeuses. Il ne s'agit plus de se faire passer pour qui on n'est pas, mais de montrer que l'on est capable de se faire passer pour qui on n'est pas, ce qui est bien différent. Ainsi, de l'autoportrait à la photographie, puis au selfie, une logique se dessine qui donne de plus en plus d'importance à l'image comme support de construction sociale aux dépens du témoignage et de la quête de soi.

Et demain ?

Aujourd'hui, il est possible à chacun, à tout instant, non seulement de se regarder dans son miroir de pixels, mais aussi de modifier son image par un traitement numérique, de se voir tel qu'il désire se regarder, peut-être tel qu'il désirerait être, et d'envoyer son image virtuellement au monde entier. Que peut-on imaginer de mieux dans ce domaine ? Rien bien sûr. Mais de nouvelles technologies apparaissent, capables de susciter de nouveaux désirs, et d'alimenter de nouvelles pratiques.

On le voit d'abord chez des jeunes qui ne recueillent plus leur image à tout instant, mais leurs données biologiques : leur rythme cardiaque, le nombre de pas qu'ils font, et bientôt, pourquoi pas, leur glycémie, leur taux hormonal, etc. Le selfie de l'apparence physique est appelé à être remplacé par le selfie de la physiologie. Je suis monté jusqu'au sommet de la Tour de Pise et j'envoie le selfie de mon rythme cardiaque. Cette évolution rejoint d'ailleurs celle des images appelées à nous représenter dans la vie publique. Nos passeports biométriques ne portent plus qu'une vague image de nous-mêmes brouillée

5. Serge Tisseron, « Intimité et extimité », *Culture du numérique. Communications*, n° 88 (1), 2011, p. 83-91.

par les couches successives censées donner des informations dont nous ignorons tout. De plus en plus, notre identité s'affranchit de l'image de nous-mêmes. Je l'avais déjà annoncé en 2001, dans *L'intimité surexposée*. Mais le mouvement est appelé à s'accélérer bien au-delà de ce que j'avais imaginé par le développement des robots. Car si la fonction de communication de mon existence instantanée remplie aujourd'hui par les selfies est appelée à être relayée par certaines de mes données biométriques, l'autre fonction du selfie, c'est-à-dire la réassurance narcissique, le sera par les robots.

Pour ceux qui le souhaiteront, leur robot pourra les « selfiser » à volonté et thésauriser leur matériel autobiographique bien mieux qu'eux-mêmes. Un mot, un geste, voire un simple clin d'œil et mon image prise instantanément sera envoyée au monde entier. Je ne serai plus celui qui se photographie, je serai celui qui demande à mon robot de me photographier. Mais cela reviendra au même. Ou bien, peut-être, n'aurons-nous plus besoin de selfies, exactement comme nous avons abandonné les polaroids. La forme de réassurance que nous attendons aujourd'hui de notre image nous sera donnée par nos robots eux-mêmes. Déjà ceux qui sont introduits au domicile de personnes âgées, aux Pays-Bas, leur envoient ce message apaisant : « Oh, comme c'est beau chez vous, comme vous avez du goût, et comme vous êtes élégant, vous ne faites vraiment pas votre âge... etc. »

Plus besoin de me photographeur pour me rassurer sur ce que je vaudrais à partir du moment où un petit robot domestique me gratifie sans cesse, et tant pis si c'est pour influencer mes décisions. Mais ne soyons pas trop pessimistes. Car les technologies ont toujours produit des effets de détournements inattendus...

Une action menée depuis deux ans par des éducateurs de rue des villes de Paris et Saint-Denis⁶ montre que beaucoup

6. Serge Tisseron, « Comment résister à la terreur? Une notion qui concerne le “nous” et pas seulement le “je” », tribune *Le Monde*, 31 décembre 2017.

de jeunes sont capables de passer des selfies à tout autre chose si on leur en présente le projet, et qu'on les y accompagne. Pour cela, l'éducateur montre d'abord ses propres selfies, et s'enquiert de ceux que font les jeunes avec leur smartphone. Puis il leur propose de faire un petit film, sous la forme d'un plan séquence court, d'une durée d'une à deux minutes. « Prenez n'importe quel objet, filmez-le et donnez-lui la parole. » Pas d'idée? « Donald Trump vient d'être élu, alors en quoi la chaussure, là, devant vous, est-elle concernée par cette élection? » La parole se libère : la chaussure proteste qu'on l'emmène partout par tous les temps sans jamais lui dire merci, la poubelle où chacun déverse ses ordures, le kleenex qu'on utilise et qu'on jette sans égard, et le stylo qu'on ne le laisse jamais libre de raconter ce qu'il veut. Il devient possible de parler de la colère, de la rage, de la honte ou de la difficulté de vivre en attribuant ces émotions à un objet qui parle de lui. Ce que, justement, ne fait pas le selfie qui tend à enfermer dans un éternel présent répétitif.

La variété des textes qui suivent permettra à chacun de tirer ces différents fils et, selon les cas, de nourrir ses convictions, ou de les nuancer. Ceux qui voient dans les selfies l'expression d'une pathologie trouveront de quoi argumenter leurs inquiétudes, mais ceux qui préfèrent les envisager comme la tentative de se construire une identité subjective et sociale dans un monde sans repères y trouveront de quoi conforter leurs espoirs. Le lecteur l'a compris, je me situe plutôt de ce côté.